

Remettre en circulation

Ondes de psychanalyse. Douze entretiens de Marilou Brousseau. Liber « Voix psychanalytiques », 202 p.

Bulletin de la société psychanalytique de Montréal, vol. 21, n^o 3, 2009

Site web : www.psychanalysemontreal.org

Nicolas Lévesque

Numéro 232, mai-juin 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, N. (2010). Compte rendu de [Remettre en circulation / *Ondes de psychanalyse. Douze entretiens de Marilou Brousseau. Liber « Voix psychanalytiques », 202 p.* / *Bulletin de la société psychanalytique de Montréal*, vol. 21, n^o 3, 2009 / Site web : www.psychanalysemontreal.org]. *Spirale*, (232), 52-54.

Remettre en circulation

PAR NICOLAS LÉVESQUE

ONDES DE PSYCHANALYSE. DOUZE ENTRETIENS de Marilou Brousseau

Liber « Voix psychanalytiques », 202 p.

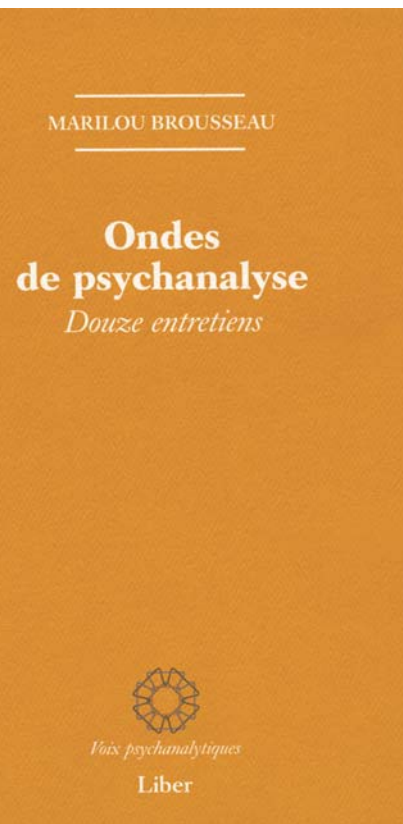
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE MONTRÉAL, vol. 21, n° 3, 2009

Site web : www.psychanalysemontreal.org

« *C*hassée de la chaîne culturelle de la radio d'État, la vie de la pensée avait trouvé refuge dans les studios d'une radio privée catholique », écrit Patrick Cady. Ceci résume bien la première impression qui frappe le lecteur du projet d'*Ondes de psychanalyse*, un ouvrage qui rassemble douze entretiens avec des psychanalystes, réalisées par Marilou Brousseau à Radio Ville-Marie, dans le cadre de l'émission « Au cœur de l'être ». Heureuse preuve de résistance des radios marginales, aux côtés de CIBL, CISM et Radio Spirale ? Ou triste constat d'une psychanalyse qui ne peut faire retour dans l'espace public que dans le rayon des « spiritualités » ?

Dans le contexte d'une psychanalyse québécoise qui entretient un rapport inhibé à l'écriture, publier une série d'entretiens, un livre de paroles transcrites, représente une sorte d'*acting in*

anniversaire de *Spirale*, « il semble qu'au Québec une certaine ambivalence entoure la question de l'écriture psychanalytique [...] Dans le sillage platonicien du discrédit de l'écriture comme technè, pour beaucoup de psychanalystes l'interdit d'écrire se fait sur le fond d'un idéal de "pureté" ». Dans ce même numéro, Michel Peterson lançait l'hypothèse de « l'abyssalité du sans lieu de notre parole », comme si la parole analytique québécoise, en ne s'écrivant pas, répétait ce « sans lieu », ce rapport aliéné, colonisé à une langue, à la langue de l'autre, qui ne parvient pas à prendre ici racine, sinon dans l'oralité. Ce rapport à la transcription, Patrick Cady nous invite à y soule-



contre lesquels ils n'avaient pas d'anticorps et ils crurent que piéger ainsi la musique de leur langue dans le silence du papier les faisait mourir ».

Il n'y a pas de vraie psychanalyse, ni derrière nous, ni en avant. Il n'y a que le travail analytique, un train analytique, l'exigence de circuler...

ou de performance de la part de Michel Peterson, directeur de la collection « Voix psychanalytiques ». Tel que le soulignait Marie Claire Lanctôt Bélanger dans le numéro 228 qui célébrait le trentième

ver une autre couche de l'inconscient québécois pour le comprendre, lorsqu'il nous rappelle, dans *Ondes de psychanalyse*, que « [les Hurons] mouraient au contact des Blancs porteurs de virus

Ce recueil ne nous apprend rien de vraiment nouveau sur le plan du « savoir » analytique et ce n'est pas ce qui compte réellement : en faisant parler des psychanalystes, leur parole dévie nécessairement, se dévoile, révélant ainsi une intimité de la psychanalyse, ce qui, dans son discours, tremble un peu, se répète, fait groupe ou solitude, lapsus ou silence. On apprend sur la psychanalyse comme dans cet apprentissage si particulier, si peu académique, qu'est l'analyse. Par exemple, l'entretien qui ouvre le livre

avec Michel Dansereau, fait presque office de souvenir d'enfance de la psychanalyse québécoise, mariant dans la même expression, sans hésiter, « *l'expérience psychanalytique et religieuse* ».

Plus que par l'esprit critique, on se laisse prendre par l'émotion, l'empathie, l'identification, en lisant comment chacun de ces douze analystes en est venu à sa « vocation » psychanalytique, certains par une lecture d'adolescence, le conseil d'un libraire, des ateliers de théâtre, d'autres dans un rapport à un père viennois, un père analyste ou une mère sévère, et bien sûr par l'expérience de l'analyse elle-même. Il est fascinant de voir ces vies si différentes, ces enfants nés en Haïti, à Paris ou à Laval, devenus médecin, psychologue, sociologue, linguiste, psycho-éducateur, philosophe, dramaturge ou sculpteur, se tourner vers une passion similaire, se rejoindre

d'avoir touché un vase déjà cassé. À recoller. À recréer. D'une main, on désire à coup de marteau, de l'autre, on passe sa vie avec un fusil à colle.

Si la souffrance contraint à la créativité (à la formation de l'œuvre, du symptôme) et si l'art est aussi à comprendre comme le tango de la destruction et de la réparation, c'est aussi, dans un beau renversement des rôles, « *la créativité de l'analyste qui peut apporter le plus, son attitude créative face au matériel qu'il va recevoir* », dit Pierre Drapeau.

Mais comment comprendre que la création ne suffise pas et que tant de créateurs aient plongé dans l'abîme pour y rester, sans pouvoir en remonter ? En mélangeant les dires de plusieurs psychanalystes dans ce livre, on parvient à

On pourrait, si l'on veut, remplacer la circulation symbolique et le soutien affectif par le Père et la Mère, ou encore, de manière plus moderne, en reprenant le mot de Martin Gauthier, par *l'adulte* en rapport avec un enfant ; cet adulte serait un « bon » parent en étant précisément ce Père et cette Mère à la fois, non pas l'un ou l'autre, c'est-à-dire à la fois donnant la disponibilité affective et la reconnaissance d'un tiers symbolique qui remet l'expérience intérieure de l'enfant en circulation. Ce qui voudrait dire que l'analyste lui-même doit incarner cette double position, et donc aussi favoriser la mise en circulation du refoulé hors du vase clos de l'analyse. D'une part, en ne se proposant pas comme le seul symbole, le seul substitut de deuil (et de transfert), et donc en ouvrant toute la vie de l'analysant comme le champ d'une réparation, d'une création et d'un jeu ; d'autre part, en remettant lui-même en circulation son expérience dans le monde symbolique (qui ne se réduit pas aux supervisions, aux collègues, aux écoles et sociétés de psychanalyse).

La psychanalyse : immense lutte contre les vases clos. Dans la psyché individuelle, dans la psyché collective. Cordonnier mal chaussé, la psychanalyse a développé en symptôme sa tendance à se refermer sur elle-même, à oublier de (se) remettre en circulation, prisonnière, dirait-on, de cette scène infantile : une mère et son tout-petit, dyade sans tiers, royaume du corps (sans esprit), du sensible (sans intelligible), de l'affect (sans symbole), cliché classique de l'impasse d'une philosophie empiriste qui croit être une observation de l'origine, sans s'apercevoir qu'elle projette sur l'origine le fantôme fusionnel du vase clos, de l'enceinte, du laboratoire sous vide. Or, Martin Gauthier rappelle que « *ce qui fait notre humanité, c'est justement notre civilisation* », ce « *formidable soutien culturel* » qui habite dès le début l'adulte qui accueille l'enfant dans la vie humaine et lui transmet ce filet symbolique en même temps que (et à travers) le soutien corporel, émotif, le soutien de tous les langages qui traversent un adulte.

La psychanalyse ne s'intéresse pas sans raison avec un tel engouement à cet univers infantile, schizoparanoïde,

Séance après séance, réparer la psyché parentale que l'enfant croit avoir détruit, par sa faute, coupable d'avoir touché un vase déjà cassé. À recoller. À recréer. D'une main, on désire à coup de marteau, de l'autre, on passe sa vie avec un fusil à colle.

en cette psychanalyse qui est la discipline même du pluriel, celle de l'éclatement des disciplines.

Comme l'évoque Louise Grenier, pour faire un analyste, « *la technique et la théorie ne suffisent donc pas [...] il nous faut quelque chose en plus, qui ne s'enseigne pas* » et c'est ce petit supplément qui traverse les entrevues, les lignes de vie de ces douze analystes, peut-être de tout analyste : un intense désir de réparation qui s'est heureusement trouvé un métier, ce désir qui naît chez l'enfant qui a souvent grandi auprès d'un parent « *trop absorbé par sa propre souffrance* », selon l'expression de Marie-Claude Argant-Leclair. Séance après séance, réparer la psyché parentale que l'enfant croit avoir détruit, par sa faute, coupable

comprendre qu'au moins deux choses, dans la vie (psychique), sont nécessaires : des échanges symboliques et des liens affectifs. Le symbolique à lui seul ne suffit pas ; par exemple, Daniel Puskas souligne l'importance de « *figures d'étayage* » par lesquelles se tissent ensemble les représentations et les affects, les symboles et la libido, nœuds qui permettent, lorsqu'on se lance dans l'abîme du non-sens, de rebondir comme sur un filet tendu au-dessus du sol. On peut penser ici à Romain Gary, emporté par le jeu sans fond des signes, malgré un livre intitulé *Gros câlin*. « *Words, words, words... Momo, en manque de peau. / Un enfant pris dans le tourmis sans fin du manège symbolique, sans adulte pour le tirer de là. / Alice abandonnée au cœur du miroir.* »

coincé dans un « ou bien ou bien » que décrit ainsi Anne-Marie Pons : ou bien l'amour « *captatif* » (qui met en scène l'emprise sur l'objet d'amour) ou bien l'amour « *oblatif* » (qui, comme les oblats, se met sous l'emprise de l'objet d'amour et disparaît en lui). On croirait reconnaître le climat qui règne dans l'inconscient kleinien d'un enfant qui vit encore à huis clos, ne montrant ses desins qu'à l'intérieur de la cellule familiale. Comme si la psychanalyse, parfois, ressemblait à cette jeune famille, dans l'entre-soi d'une intimité d'avant l'entrée à l'école, d'avant l'apprentissage du lan-

Et le titre de l'éditorial ? « Penser la psychanalyse en société. » Voilà ce qu'on appelle un mot d'esprit.

J'ai voulu *remettre en circulation*, procédé qui m'apparaît comme l'acte analytique même. L'analyse : une résistance aux fixations libidinales, afin de redistribuer le désir (dans le psychisme, dans le social).

Il y a aussi des facteurs d'espoir, une brèche dans la toile du cocon, cette

Clinique psychanalytique de Montréal, organisme de bienfaisance, sans but lucratif, qui « *permet d'offrir à un nombre substantiel de personnes des cures à des tarifs très bas* ». Ce projet « *témoigne d'une préoccupation sociale plus affirmée que jamais de la psychanalyse au Québec* » et de « *l'importance cruciale du maintien du rôle social de l'État québécois* ».

La réalité socio-économique et politico-idéologique du Québec allait bien, un jour ou l'autre, forcer la psychanalyse à rencontrer ce qu'elle a si souvent exclu

Cordonnier mal chaussé, la psychanalyse a développé en symptôme sa tendance à se refermer sur elle-même, à oublier de (se) remettre en circulation, prisonnière, dirait-on, de cette scène infantile : une mère et son tout-petit, dyade sans tiers, royaume du corps (sans esprit), du sensible (sans intelligible), de l'affect (sans symbole), cliché classique de l'impasse d'une philosophie empiriste qui croit être une observation de l'origine, sans s'apercevoir qu'elle projette sur l'origine le fantasme fusionnel du vase clos, de l'enceinte, du laboratoire sous vide.

gage écrit, d'avant la séparation qui permet à l'adulte de (re)mettre son enfant au monde, de le partager, pour ainsi dire, avec le dehors.

On comprendra donc l'intention de mon installation, de mon *acting in*, qui consiste ici à montrer la possibilité d'un compte rendu, dans *Spirale*, du dernier numéro du *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, publication *members only*, qui m'est tombée dans les mains tout à fait par hasard. Quelle ne fut pas ma surprise de voir que cet espace de communiqués, photos de colloques et mémos internes devenait le refuge de réels textes de réflexion, le village gaulois d'écritures psychanalytiques publiées dans l'œuf. De si bons textes, en captivité : par exemple, Ellen Corin sur Maurice Blanchot, Jean Imbeault sur l'égalité et la justice, Dominique Scarfone sur la question de l'impossible fidélité d'un texte qui témoigne de la pratique, Réal Laperrière et Francine Cyr sur la faille de transmission entre les jeunes et la psychanalyse.

petite ouverture qui laisse entrer cette lumière du dehors qui vient altérer la peau interne, s'y imprimer comme dans les premiers appareils photographiques.

La photo qui accueille le visiteur du nouveau site web de la Société psychanalytique de Montréal [www.psychanalyse-montreal.org] — où se dessine avec grand bonheur le portrait du psychanalyste en artiste, en photographe — montre un chemin de fer sinueux qui va vers la ville, la Cité. Signe d'espoir, qui diffère du cliché entretenu depuis la métaphore freudienne de l'analyse à l'intérieur d'un wagon de train ; la photographie est prise depuis l'extérieur du train qui, fait intéressant, n'apparaît pas dans l'image. Peut-être est-il encore à la gare, en panne ou en réparation, mais il a un horizon, des rails qui, nécessairement, le ramènent parmi la Cité.

Ondes de psychanalyse se termine précisément sur un tel horizon, qu'il importe de souligner : Isabelle Lasvergnas nous parle de la création, en 2007, de la

de son fantasme originaire, et du corpus freudien, c'est-à-dire la dimension originaire du langage, du symbolique, du politique, le *kulturarbeit* qui est là, dès l'origine, et qui traverse toujours déjà toute condition humaine, tout psychisme. Le reconnaître à la source du théorique, c'est nécessairement l'accueillir ensuite au cœur même de la pratique, de toutes les pratiques psychanalytiques, dont l'écriture, l'art et l'engagement social font partie — et pas seulement comme un supplément, une extension ou une application. Il n'y a pas de vraie psychanalyse, ni derrière nous, ni en avant. Il n'y a que le *travail* analytique, un *train* analytique, l'exigence de circuler, non pas seulement en observant le paysage ou en le décrivant, mais en le traversant littéralement, en le transformant chaque fois, à chaque nouveau tour, sur ces voies qui ne mènent nulle part, c'est-à-dire à ce désir sans attache qui relie mystérieusement les humains.

All aboard! ⊥